

richesse des couleurs, ou de la splendeur du jet. Sous un style nerveux qui drape des pensées originales et d'une grande justesse, il nous montre l'égoïsme triomphant chez les peuples anciens, l'individu déifié dans tout, jusque dans les tendances les plus abjectes de sa nature et la loi du plus fort, courbant le monde sous sa verge abrutissante. Il fait voir ensuite l'œuvre réparatrice du christianisme, qui jette dans ce monde perdu le principe généreux du sacrifice au moyen duquel la société se reconstitue. Après un exposé nettement tracé des ravages de l'égoïsme et des bienfaits du sacrifice, il descend dans les détails de la vie et dénonce les menées de l'ambitieux, de l'avare, du jaloux et du mesquin. La partie dans laquelle il établit le parallèle entre le fonctionnement et les résultats matériels et moraux, des institutions de charité organisées par l'état et maintenues par des taxes spéciales et ceux dus à l'initiative des particuliers et à la pratique des préceptes de l'évangile, est d'une envolée superbe.

Laissez-moi citer un des délicieux passages qu'on y rencontre.

"Toutes les plus belles phrases des économistes, dit-il, ont-elles été capables de nous donner une seule de nos sœurs de charité? Tout l'or de l'état pourrait-il former un seul St-Vincent de Paul? Pour quoi ce contraste; pourquoi d'un côté, la vie, le succès, le soulagement à la fois de l'âme et du corps et de l'autre les résultats douteux et rien qui adoucisse la flétrissure de l'assistance. C'est que dans le premier cas l'idée de sacrifice et la pratique d'une vertu sont le mobile de l'acte, tandis que le second ne s'attache qu'à faire disparaître l'effet physique et tout matériel de la pauvreté, sans chercher à amoindrir la cause morale, qui est l'égoïsme. C'est ainsi que se trouve prouvé, une fois de plus, l'accord éclatant des doctrines du christianisme avec les saines notions de la science humaine et la communauté des principes de l'économie politique avec les préceptes de la morale évangélique."

Jusqu'en 1867, il publia, dans chaque livraison de "La Revue," une chronique des événements du mois et des notices bibliographiques, afin de tenir les lecteurs au courant des nouvelles importantes et du mouvement littéraire.

Dans un style châtié et sobre, qui se replie sur lui-même pour être plus concis, il s'acquittait de cette tâche ingrate avec un rare bonheur. Quelquefois il s'échappait et prenait son essor. Alors, la chronique dégénérait en véritable conférence qui couvrait plusieurs colonnes de "La Revue." Le rédacteur du "Nouveau Monde" avait, dans certaines circonstances, grand mal à entrer dans les habits trop étroits d'un chroniqueur. On pourra s'en convaincre en feuilletant les pages de "La Revue" de 1865.